

“The Enclave”, Richard Mosse

Sylvain Campeau

Number 105, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campeau, S. (2015). “The Enclave”, Richard Mosse. *ETC MEDIA*, (105), 35–39.



Richard Mosse, *Love Is The Drug*, 2012, c-print numérique, 279,4 x 534,5 cm. Avec l'aimable permission de l'artiste et de Jack Shainman Gallery, New York.

Cette exposition de Richard Mosse, *The Enclave*¹, est la reprise de l'installation vidéo à six canaux synchronisés présentée à la Biennale de Venise en 2013. Mais elle fait plus, joignant à cette pièce des images issues d'une série de 2011 intitulée *Infra*. Les quelques images qui ouvrent l'exposition dans la première salle que l'on traverse apparaissent comme un prélude à ce que nous trouverons dans la salle où, sur six écrans savamment positionnés, vont se succéder des projections reprenant parfois les mêmes scènes, accumulant les points de vue et les suturant sous nos yeux dans des amalgames proposant une narration à enchaînements résolument non linéaires.

Dans les deux cas, cependant, on note un parti pris esthétique évident qui découle de l'utilisation de pellicule infrarouge, la série *Infra* ayant été réalisée à l'aide d'un film appelé Kodak Aerochrome, qui n'est plus disponible sur le marché. Cette technologie était à l'origine réservée à un usage militaire, car les couleurs modifiées permettaient de meilleures reconnaissances aériennes : on pouvait isoler visuellement de façon claire et évidente les cibles humaines en tenue de camouflage, devenues fuchsia et rouge-brun au milieu d'une végétation incarnat. Ce fut donc un outil servant au repérage des forces ennemies, prélude nécessaire à leur élimination.

Or c'est justement de guerre et de camouflage au milieu de végétations africaines dont il est ici question. Richard Mosse a réalisé ces images dans la partie orientale de la République démocratique du Congo, le Kivu du Sud, en proie depuis 1998 à une guerre continuelle, fratricide. Pas moins de 30 groupes rebelles différents, aux allégeances changeantes et imprévisibles, combattent entre eux en plus d'être victimes des exactions de l'armée nationale congolaise, elle aussi composée diversement de seigneurs de la guerre et de groupes paramilitaires diffus. On estime à 5,4 millions le nombre de décès causés par cette

guerre, à des milliers le nombre de femmes violées et à 20 %, le taux des enfants morts avant d'avoir atteint cinq ans. Tout cela, sans que cette situation parvienne à capter l'attention des grands médias occidentaux. Mosse parcourt donc ces contrées pour faire œuvre de documentation et pour révéler au grand jour une situation volontairement, dirait-on, ignorée par les médias. Il semble donc parfaitement judicieux de se servir, à cette fin, d'un outil militaire : le film infrarouge. Ce type de film est connu de tous les photographes, amateurs ou professionnels, qui se sont immanquablement un jour plu à expérimenter avec ces ondes plus courtes, qui demandent une adaptation au niveau de la mise au point, et qui produisent ces tonalités inattendues. Mais avant Mosse, personne ne s'était employé à en faire un usage allant au-delà d'une esthétique rocambolesque ou d'un engouement pour le bizarre. Car avec son détournement guerrier, Richard Mosse joue sur la fonction de repérage que suppose cet outil et l'oppose au cadre documentaire dans lequel le film est ici employé. Si le document, dans sa fonction idéale, est une illustration de ce qu'a pu trouver le photographe, tel qu'il l'a trouvé, sans modification ni détournement, le repérage suggère une recherche avouée, précise, qui présuppose l'existence de ce qui sera découvert. Cette présomption fait évidemment une énorme différence. Il est donc assez paradoxal de solliciter un outil de repérage pour se livrer à un travail documentaire. Il en va un peu comme si Richard Mosse cherchait, dans la série *Infra* et l'installation *The Enclave*, à

rabattre le repérage sur le documentaire, montrant du coup que le photographe documentaire anticipe ce qu'il va trouver. Pareil repérage est aussi paradoxal puisque dans le monde occidental, on ne semble pas vouloir entendre parler de cette guerre.

Il est certain que ce couplage entre une pratique photographique et un outil de repérage altère l'idée que l'on se fait du documentaire. Le photographe trouve et saisit le *déjà-là* d'une situation donnée. Cependant, il est allé à sa rencontre, il a présumé de son existence, il a anticipé ce qu'il trouvera là où il ira. Dans ces conditions, peut-on encore parler d'innocence ? Peut-on encore considérer que la caméra est un outil idéologiquement neutre ? Avec elle, rien ne s'enclenche sans une certaine présomption quant à ce qui sera vu. Remarquez, tout cela, on le savait déjà. Il n'en reste pas moins qu'il est troublant de voir la caméra transformée en tête chercheuse en quête de situations dramatiques, imposant à notre quiétude occidentale, désireuse d'oublier ce qui se passe loin de chez nous, dans un pays ayant peu d'intérêt économique, un spectacle outrancier, trop ardemment coloré, comblant un certain penchant pour le voyeurisme.

Assez ironiquement, cependant, certaines des scènes de l'installation vidéographique témoignent d'une désorientation constante. Dans certains passages, des coups de feu sont entendus, des corps sans vie sont retrouvés, sans que l'on puisse savoir ce qui s'est passé, où peut bien être l'ennemi et d'où pouvaient bien provenir les coups de feu. Lors du traveling au cours duquel le caméraman accompagne un soldat

Richard Mosse

THE ENCLAVE



Richard Mosse, *The Enclave*, 2013. Vue de l'exposition. Installation vidéo à 6 écrans, film couleur infrarouge transféré en vidéo HD. Tourné dans l'Est du Congo. Avec l'autorisation de l'artiste et Jack Shainman Gallery. Photo © Tom Powel Imaging Inc.





Richard Mosse, *Vintage Violence*, 2011, c-print numérique, 182,88 cm x 228,6 cm.
Avec l'aimable autorisation de l'artiste et Jack Shainman Gallery, New York.

perdu dans les hautes herbes à éléphant, on éprouve une pareille sensation de confusion spatiale. La guerre semble une absurdité totale, alors que la mort peut frapper sans que l'on puisse voir venir ou voir agir son ennemi. Ce que Richard Mosse nous montre, avec cet outil de repérage, c'est que la guerre n'offre rien à contempler, sinon la détresse.

L'effet surréalisant que provoque le chatoiement des couleurs impossibles de ces images ajoute à une vague sensation d'incohérence. Sur l'immense image de paysage que représente *Love Is The Drug* (2012), une rivière turquoise aux reflets métalliques, donnant l'impression qu'elle est emballée dans des feuilles plastiques, serpente entre des montagnes à la végétation d'un rouge incarnat, métissé de vert strident. Elle accompagne d'autres photos plus petites, montrant le même feuillage vibrant, où apparaissent cette fois des soldats. L'une est criante d'inconfort : *Madonna and Child* (2012), où un soldat tient un jeune enfant dans ses bras. On ne sait trop si on doit s'émouvoir ou s'indigner devant cette association

perçue comme malsaine. La guerre, fut-elle vécue dans les bras protecteurs (?) d'un soldat, est tout ce que connaîtra cet enfant.

Lorsque l'on quitte cette salle, c'est pour entrer dans l'ancre de l'installation vidéographique proprement dite, *The Enclave*. On a parlé de six écrans, mais on n'a pas encore dit comment ils sont activés. Il y a entre eux une véritable chorégraphie, un montage savant. On ne voit jamais les six êtres activés en même temps. Si bien qu'il nous faut sans cesse nous déplacer pour arriver à en visionner parfois deux du coup, alors que d'autres, recevant une projection, restent inatteignables. Parfois, les mêmes séquences passent sur deux écrans positionnés aux antipodes l'un de l'autre. Si les scènes se succèdent selon un principe de non-linéarité, ce n'est pas dire toutefois qu'une certaine narrativité n'est pas à l'œuvre. Sans que nous soyons en mesure de dire ce dont elle est faite, on sent une certaine organisation dans l'enchevêtrement des séquences. Sinon, pourquoi resterions-nous sur place à attendre qu'un écran s'allume et nous offre notre

ration d'images ? Succédant aux endroits dévastés que nous parcourons, aux pérégrinations de soldats armés, à l'affût, aveugles entre les hautes herbes, une naissance par césarienne vient fermer la boucle. Entre cette mise au monde, ce lieu de sépulture pour victimes de massacre, cette fête d'école, cette simulation de combat, ce déménagement d'une maison, *The Enclave* nous présente ce que peut offrir l'humanité, hésitant entre tueries et rassemblement de solidarité.

Sylvain Campeau

Sylvain Campeau est poète, critique d'art, essayiste et commissaire d'exposition. Il a publié cinq recueils de poésie ainsi qu'un essai sur la photographie. Deux nouveaux essais ont vu le jour récemment : *Chantiers de l'image*, en 2011 aux Éditions Nota Bene, et *Imago Lexis. Sur Rober Racine*, aux Éditions Triptyque, en 2012.

¹ L'exposition *The Enclave*, de Richard Moss, a été présentée à DHC Art, Montréal, du 16 octobre 2014 au 8 février 2015.



Richard Mosse, *Madonna and Child*, 2012. c-print numérique, 152,4 x 121,92 cm.
Avec l'aimable autorisation de l'artiste, Jack Shainman Gallery, New York, et de Burning in Water / Free Arts NYC Collection.